

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un travail d'épuration

Nulle part au Texas de François Barcelo, Montréal, Libre Expression, 1989, 156 p., 14,95\$.

Michel Lord

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

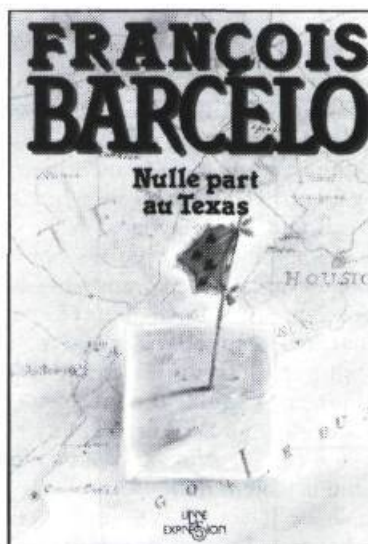
Lord, M. (1989). Compte rendu de [Un travail d'épuration / *Nulle part au Texas* de François Barcelo, Montréal, Libre Expression, 1989, 156 p., 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (54), 22–23.

Au plan de la forme, on retrouve, dans ce roman, outre l'aisance et la fermeté du style, à laquelle Jean Éthier-Blais a depuis longtemps habitué ses lecteurs, de très belles séquences oniriques qui ne sont pas sans rappeler l'ambiance et les accents du théâtre de Racine. On admirera, également, la sûreté du coup d'œil avec lequel l'auteur évoque et recrée l'atmosphère de la vie bourgeoise à Outremont pendant les années trente et quarante : le salon des Plateau, par exemple, avec ses toiles de J.W. Morrice, Suzor-Côté, Théophile Hamel, Ozias Leduc, Stanley Cosgrove même, ou encore la scène autour de la table du petit déjeuner familial au cours duquel se décide le voyage en Europe de Monsieur et Madame Plateau (Milan et Fontainebleau, la Cène et Nadia Boulanger). On est ici, comme toujours chez Éthier-Blais, dans un monde de culture : François, jeune homme, rêve aux accords d'un quatuor de Beethoven et, après la mort de son père, se console avec *Augustin ou le Maître est là* de Malègue. Blanche, quant à elle, à mesure que s'accroît son désarroi, trouve refuge dans les lettres de Balzac à Madame Hanska, tandis que Anne, aux derniers jours de sa vie, sera bercée aux doux accents de *François le Champi*.

Mais Éthier-Blais sait également se faire plaisir à lui-même, en évoquant ses fantômes familiers, Marcel Dugas, par exemple, qu'il donne en cicérone aux parents Bois-le-Duc lors d'un de leurs séjours à Paris et dont les propos leur paraîtront du galimatias. De même, la carrière diplomatique de François donne prétexte à maintes pages amusantes et acides tout à la fois sur ce monde superficiel de cocktails dinatoires (parfois sans dîner), où des hôtesse calculatrices veillent à l'avancement des carrières de leurs maris. Jean Éthier-Blais parle de tout cela avec le sourire en coin de celui pour qui ces sérails n'ont plus de secrets.

Si les familiers d'Éthier-Blais retrouveront dans *Entre toutes les femmes* bien des choses qui leur ont toujours plu dans son œuvre, je n'hésite pas, en même temps, à dire que ce roman marque une étape importante dans son cheminement d'écrivain par les nombreuses indications qu'on y trouve d'un approfondissement de la technique romanesque. Après deux romans, Jean Éthier-Blais semble avoir trouvé dans ce genre une nouvelle voie royale à son expression. On attend la suite avec impatience. □

UN TRAVAIL D'ÉPURATION



Nulle part au Texas de François Barcelo, Montréal, Libre Expression, 1989, 156 p., 14,95\$.

François Barcelo s'est-il permis, dans *Nulle part au Texas*, un excès de simplicité? Ce cinquième roman se situe, en effet, aux antipodes des *Agénor...* et autres *Amours malaisées*¹. L'auteur, sans doute ennuyé d'être sans cesse étiqueté écrivain de science-fiction², prend ses distances avec les jeux spéculatifs, les explorations rationnelles (et irrationnelles car il se livrait, dans ses œuvres antérieures, autant à des voltiges fantastiques que science-fictionnelles, peu orthodoxes d'ailleurs, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs, de ce type de lecteur, dont je suis, portés sur les genres hybrides, l'impureté formelle, le mélange des codes). Ce qui est resté toutefois dans *Nulle part...*, après la décantation, c'est le ton, chevauchant encore le comique et le sérieux, ainsi qu'une écriture, une langue aussi claire que facétieuse. C'est cette langue, plus que tout autre chose, qui sert dans ce cas-ci de support à une histoire d'aventures, j'allais dire toute simple, — ce qui n'est pas tout à fait le cas, — d'un Québécois en vacances... nulle part ailleurs qu'au Texas.

Est-ce un hasard — symbolisme voulu? — si le personnage principal (ils ne seront jamais, à une exception près, que trois ou quatre à agir et à parler dans le roman) se met (à) nu dès le premier chapitre? Je ne le crois pas puisqu'il y a dans ce roman une volonté apparente — de la part de l'auteur — de créer une solution de continuité avec le reste de son œuvre. Je ne cherche pas ici à confondre auteur, narrateur et personnage mais plutôt à établir une relation de cause à effet dans le projet d'écriture de cette œuvre qui vient après d'autres, extrêmement différentes, et dont elle est non pas l'ultime rejet mais la contradiction (*contra/dictio*) de par cette incursion dans la simplicité narrative, de par le dépouillement de la surcharge de l'information et des codes littéraires.

Ce dénuement initial du «héros» opère à la fois comme un retour aux origines et comme une entrée dans l'enfer (un enfer bien doux toutefois), comme un invitation à goûter un certain état de virginité mais qui se transforme abruptement en quelque chose de tragico-comique : le «héros» nu, se baignant dans la mer, se fait voler son véhicule, tous ses biens, ses papiers et tout son linge. Il perd son identité et redevient une sorte d'Adam primitif. Cela est représenté de manière ambiguë et antinomique dans le nom même du personnage principal, Benjamin Tardif, qui allie le sens de la jeunesse (le début du monde) et, dans un certain sens, celui de son contraire, le crépuscule (la fin du paradis terrestre, la chute de l'homme chassé du lieu du premier plaisir, pour simple qu'il soit ici). Mais là s'arrête la comparaison avec le (ou la parodie du) mythe biblique même si le texte est explicite sur ce rapport en quelque sorte transtextuel : «[L]e paysage qui s'étendait plus bas suggéra à Benjamin Tardif des images de paradis terrestre» (p. 7)

et même si le récit évoque, comme dans la Genèse, une division du temps de la création en jours. *Nulle part...* est bel et bien situé quelque part dans l'espace (peut-être au Texas, mais non dans un quelconque paradis mythique, même si c'est volontairement flou), et dans le temps (même si ce n'est daté que par des repères temporels aussi vagues que «le premier jour», «le septième jour», «deux ans plus tard», «le huitième jour», qui servent en même temps de titres aux chapitres). Il y a en tous cas un ferme désir, de la part de l'auteur, de camper le récit dans un univers familier qui n'a plus rien à voir avec les fantaisies de *d'Agénor...*, de *La Tribu* ou des *Amours malaisées*.

Ce qui ressort de la lecture de *Nulle part au Texas*, c'est autant cette sorte de simplicité que le souci du mot d'esprit, du jeu de mots, cette rupture d'avec les codes esthétiques pratiqués antérieurement, et cette constante stylistique qui charge ce roman d'un sens si particulier en regard de l'ensemble de la production romanesque de Barcelo. On se serait d'ailleurs attendu à ce qu'un jeune écrivain commence par écrire *Nulle part...* et qu'ensuite il en vienne à complexifier sa manière, autrement dit à ce que la trajectoire soit l'inverse de celle pratiquée jusqu'ici par Barcelo. Ce qui ne signifie pas que *Nulle part...* ait l'air d'être l'œuvre d'un débutant mais c'est une raison de plus de croire qu'elle est motivée par un profond désir de décantation et de changement.

L'histoire, pour simple qu'elle paraîtrait si on voulait la résumer (ce dont je me garderai bien), demeure peu banale. Elle est toute en rebondissements, comme une sorte de thriller, et parsemée de manière obsessionnelle par des remarques sur la traduction (de l'anglais au français). Ces rapports à l'autre, en l'occurrence à l'Américain, par le truchement du langage, marquent peut-être plus que tout autre chose la forme — ou plutôt l'expression — de ce roman. Benjamin est traducteur de son métier et il est donc tout à fait plausible qu'il s'interroge sur le langage des étrangers chez qui il est de passage. Les curieux ou les chercheurs qui voudraient étudier un avatar intéressant de la fascination que les Américains exercent sur les Québécois pourraient avoir de quoi se mettre sous la dent avec *Nulle part au Texas*, parce que finalement, au travers de son anecdote (sa série d'anecdotes en fait), c'est à une aventure du/dans le langage que Barcelo se livre. À titre d'exemples les plus évidents, je souligne le fait que les



François Barcelo

deux autres personnages rencontrés par Benjamin Tardif ont pour nom Justin Case (*just in case*) et Soutinelle Case (*suitcase*), mots-valise qui servent de paradigmes et d'embrayeurs au reste du récit, qui n'a d'ailleurs pas toujours le côté facile de ces jeux de mots avec les noms propres. Car finalement, plus que la question du jeu de mots, c'est la tension, la vivacité et, en quelque sorte, le caractère de nécessité du discours et des échanges verbaux qui font la valeur de *Nulle part...*

Le roman se lit avec une grande facilité. Rien d'abrupt ici, tout semble couler de source et rebondir comme de soi. Mais la facilité apparente cache un travail de construction, de montage d'une intrigue aventurière et criminelle où sont convoqués un shérif drolatique, un télévangéliste empêtré dans un scandale sexuel (l'effet de mode joue à plein ici), de faux et de vrais agents du FBI. En toile de fond se dessine donc une certaine parodie de la société américaine, avec ses lieux communs. Barcelo s'amuse à jouer avec ces formes de représentations sociales.

Sans doute n'est-ce pas là le meilleur roman de l'auteur d'*Agénor...* mais ceux qui, comme moi, apprécient l'écriture de Barcelo retrouveront, dans *Nulle part au Texas*, un ton qu'ils connaissent bien mais dépouillé de l'apparat qui faisait tout autant le charme de ses œuvres antérieures. □

Notes

1. François Barcelo a publié, de 1980 à 1986, quatre romans baroques où sont fondus habilement au discours, et de manière parodique, des éléments de fantastique, de SF, d'humour, de critique sociale, etc. : *Agénor*, *Agénor*, *Agénor et Agénor* (Quinze, 1980), *La Tribu* (Libre Expression, 1981), *Ville-Dieu* (Libre Expression, 1982) et *Aaa, Aâh, Ha ou les Amours malaisées* (l'Hexagone, 1986).
2. Lors d'une table ronde au Congrès Boréal 10 sur la SF et le fantastique, tenu à l'Université du Québec à Chicoutimi en juin 1988, Barcelo avouait son malaise de se voir confondu avec les écrivains de science-fiction.